



SHARON BALA

BOAT-PEOPLE



**MÉMOIRE
D'ENCRER**

BOAT-PEOPLE

Sharon Bala

BOAT-PEOPLE

Traduit de l'anglais par
Véronique Lessard et Marc Charron

MÉMOIRE D'ENCRIER

À mes parents, Mohan et Swarna Bala

*Nous avons beau tous être venus sur différents navires,
Aujourd'hui, nous sommes tous dans le même bateau.*

Martin Luther King Jr.

COMMENCEMENT

Juillet 2009

Mahindan était allongé sur le dos, le bras en visière, quand tout se mit à hurler. Il entendit les obus siffler et s'abattre dans un bruit sourd, puis les cris des mourants. Obus de mortier, tirs de roquette, le monde en flammes autour de lui.

Suivit un autre son qui coupa le vacarme de telle sorte que pendant une seconde sans fin, il n'exista plus que lui, son fils et la bombe au sifflement strident qui déchirait le ciel, vrillant droit sur eux. Mahindan lutta pour ouvrir les yeux. Ses membres étaient cloués au sol, pesants. À grand-peine, il remua, hurla, s'extirpa et s'enfuit. Le sol gronda. L'obus explosa, crachant des éclats de métal fumant dans son sillage. La tente se déchira en deux. Mahindan se réveilla en sursaut.

Il se redressa sans souffle, son cœur battant la chamade, ses paupières battant l'obscurité. Quelqu'un haletait et ce n'est qu'après de longues secondes qu'il comprit que c'était lui. L'écho du shrapnel s'estompa et il revint vers le présent, la natte de paille sous lui, dans la cale du bateau.

Il entendait ronfler et renifler, les petits bruits nocturnes que font cinq cents corps endormis. Sous lui, le ronronnement monotone des machines. Il étira le bras, d'instinct,

son fils Sellian était blotti contre lui; il se recoucha. Il avait la nuque moite. Le pouls encore en cavale. L'odeur aigre de sa peau, la puanteur brute des corps alentour parvinrent à ses narines. L'homme à côté de lui dormait la bouche ouverte, ronflant comme une moto, si près que Mahindan percevait presque son souffle chaud.

Il posa sa main sur le dos de Sellian, le sentit monter et descendre. Peu à peu, sa respiration ralentit et se modula au même rythme. Il passa la main dans les cheveux de son fils, fins et soyeux, les doux brins d'un enfant, il lui caressa le bras, sa peau rugueuse, les égratignures longues et minces, les croûtes laissées par les piqûres d'insectes. Sellian était menu. À six ans, il ne faisait pas un mètre de haut. L'enfant occupait si peu d'espace, enroulé sur lui-même, le pouce dans la bouche. Son existence était si précaire que sa survie semblait un miracle.

Les yeux de Mahindan s'ajustèrent et des formes émergèrent dans l'obscurité. Les minces mains courantes de chaque côté de l'échelle. Les lampes pendant le long de fils électriques. Derrière le hublot, il faisait encore nuit noire.

Soucieux de ne pas réveiller Sellian, il se leva et traversa avec précaution le bateau sur sa largeur, vers l'échelle, passant entre les corps recroquevillés sur les nattes minces et sous les dormeurs ballotés au creux des hamacs de corde. Il faisait chaud. L'atmosphère était dense, suffocante.

L'épaisse tresse de Hema serpentait sur le sol crasseux. Mahindan s'arrêta pour la ramasser et la poser délicatement sur son dos au passage. Ses deux filles se partageaient la natte à côté d'elle. Elles étaient couchées sur le côté, l'une en face de l'autre, front contre front et genoux contre genoux. Quelques pas plus loin, il passa près de l'homme à la jambe amputée et détourna le regard.

Pendant le jour, le bateau bourdonnait de voix, mais pour l'instant on n'entendait qu'un fil électrique claquer contre le mur et les corps inspirer, expirer, recycler le même air vicié aux relents de diesel.

Un enfant hurla dans son sommeil, pris d'un cauchemar, et quand Mahindan se tourna en direction du hurlement, il vit la femme de Kumuran qui réconfortait son fils. Une main sur chaque rampe, Mahindan gravit l'échelle. Il émergea sur le pont, respira le frais parfum salé de la mer et se sentit tout de suite plus léger. Au-dessus de lui, le mât craqua et il leva les yeux pour regarder les étoiles et la lune en demi-appam briller dans le ciel. À l'idée d'appam moelleux, tout juste sorti du feu, son estomac laissa échapper une plainte sourde, creuse.

Il faisait noir, mais il connaissait bien le bateau. Une dizaine de seaux en plastique étaient alignés le long de la poupe. Il s'accroupit devant l'un d'eux et mit ses mains en coupe. L'eau était tiède et troublée de brindilles et de petits bouts d'algues. Il s'aspergea le visage et la nuque, le sable lui gratta la peau.

Le bateau, un cargo de soixante mètres passé la fleur de l'âge, gréé à la hâte pour transporter cinq cents passagers, naviguait en eaux calmes et gémissait sous le poids de sa cargaison humaine. La main sur la rambarde, Mahindan gratta du pouce les cloques de rouille.

Il y avait quelques personnes dehors, des formes sombres tenant une vigile silencieuse sur les deux étages du pont. Déjà des semaines, voire des mois qu'ils étaient en mer, l'aube se fondant au crépuscule. Les jours passés sous les bâches tendues pour se protéger du soleil, le pont brûlant sous leurs pieds. Les nuits de tempête à rouler et à tanguer sur la mer en colère, Sellian blotti sur les genoux de Mahindan, la houle jusque dans leurs estomacs.

Le capitaine avait dit qu'ils étaient désormais tout près, et depuis plusieurs jours ils espéraient terre en vue, un homme posté à la vigie en permanence.

Mahindan se retourna et se laissa glisser contre la rambarde pour s'asseoir sur le pont, épuisé quant à toute perspective d'avenir, terrifié par le poids du passé. Il bâilla et appuya la joue sur ses genoux repliés, puis rentra les bras pour se réchauffer. Au moins ici sur le bateau, ils étaient à l'abri des obus. Ruksala,

Prem, le père et la mère de Chithra. bercé par l'appel des morts, il s'endormit.

Il se réveilla au milieu du vacarme et des cris des goélands. Un enfant courait en appelant son père. Appa! Appa! Ils étaient maintenant nombreux sur le pont et tous parlaient fort, surexcités.

L'homme qu'ils appelaient Ranga était debout à la rambarde à côté de lui, le regard fixe. Mahindan fut consterné de le voir là.

La terre est proche, dit Ranga.

Mahindan scruta la ligne droite de l'océan, se retenant de battre des paupières. Non loin de là, un jeune homme monta sur la rambarde, la moitié du corps hors du bateau. Une vieille femme cria : Attention!

Après tout ce temps, enfin nous y sommes, dit Ranga. Il sourit à Mahindan et ajouta : grâce à toi seul, je suis ici.

Rien à voir avec moi, dit Mahindan. Chacun de nous a tenté sa propre chance.

Mahindan gardait les yeux rivés sur l'horizon. Il vit d'abord une tête d'épingle au loin, mais bientôt, sous son regard obstiné, la vision surgit. La terre brun-violet et les montagnes bleues comme des fantômes se dressant en arrière-plan. Le journaliste les rejoignit alors qu'apparaissait la pente d'une forêt. Mahindan lui avait parlé quelques fois mais ne se rappelait pas son nom. Quelqu'un avait dit qu'il travaillait pour un journal à Colombo avant de prendre la fuite.

On va nous intercepter, dit le journaliste. Américains ou Canadiens, qui va nous attraper?

Nous attraper? répéta Ranga dans un couac.

Une foule déferlait maintenant sur le pont et se faufilait pour regarder à la rambarde, éloignant le journaliste dans la bousculade. Mahindan fit aussi un mouvement de côté, soulagé de pouvoir s'éloigner de Ranga.

Il y avait des voix et des corps partout. Les femmes se tressaient les cheveux sur l'épaule. Les hommes passaient les bras dans les manches de leur t-shirt. Presque tous allaient pieds nus. Les gens se pressaient autour de lui. Le bateau craqua et gîta sous le poids de la foule. Ils se tenaient coude à coude, du monde sur les deux étages du pont, se faisant taire les uns les autres, les enfants retenaient leur souffle. Les arbres, les montagnes, le serpent in d'une plage qu'ils distinguaient au loin, tout leur semblait impossiblement grand, irréel après des jours et des nuits de mer, de ciel, de grondements dans la coque et rien d'autre. Les cachemars de fer rouillé se rompaient enfin, les vomissant tous dans l'océan.

Sellian apparut, se fauflant entre les jambes, le poing sur les yeux. Appa, tu es parti sans moi! Comment aurais-je pu partir? dit Mahindan. Pensais-tu que je m'étais jeté à la mer? Il prit son fils au creux de son bras et pointa au loin. Regarde! Nous y sommes.

Les nuages s'enflammaient, orangés. Mahindan plissa les yeux. On criait, pointait du doigt. Regardez!

Il y avait sur l'eau un remorqueur et un bateau plus grand qui croisait vers eux à toute vitesse, nez vers le haut, élané et vélocé, avec un long mât blanc. Le vent déployait son drapeau, rouge et blanc, majestueux dans le ciel en feu. Ils virent la feuille et un tonnerre d'acclamations s'éleva du bateau.

Le capitaine stoppa les machines et le bateau s'immobilisa, placide. Au-dessus d'eux, un bruit d'hélice. Mahindan vit un hélicoptère couper le ciel, une feuille rouge peinte sur son ventre. Il y avait maintenant trois bateaux, tous trois encerclaient le cargo: leur comité d'accueil. Sur le pont, les gens faisaient signe des deux mains. Le drapeau rouge et blanc claqua, dissipant tout doute.

Mahindan agrippa son fils. Sellian frissonna dans ses bras, de peur, d'excitation, il n'aurait su le dire. Bientôt Mahindan tremblait lui aussi, ses aisselles moites. Il claquait des dents.

Leur nouvelle vie. Elle ne faisait que commencer.

INCH ALLAH, MONSIEUR GIGOVAZ

Moteur au ralenti, la Subaru de Gigovaz attendait devant le petit immeuble quand Priya descendit de chez elle à quatre heures du matin. Une auto-patrouille s'était avancée à côté et les deux chauffeurs avaient baissé la fenêtre comme dans une série policière.

Debout sous le vieil auvent vert, Priya s'assura d'avoir fermé à clé en tirant sur la porte de l'immeuble avant de gagner le trottoir. Le vent soufflait la pluie en oblique, les gouttes d'eau rebondissaient comme de petites étoiles blanches sur le bitume. Le policier s'éloigna alors qu'elle montait dans la voiture de Gigovaz.

Beau coin, dit-il.

Priya ne sut pas trop quoi répondre ; elle ne dit rien tandis qu'ils se dirigeaient vers l'est sur Hastings, passant des chariots d'épicerie bancals, des étalages vides, des corps endormis blottis sur le pas des portes. Son thermos à café dans une main, elle boucla tant bien que mal sa ceinture de l'autre.

Du jazz tranquille jouait à la radio de Gigovaz.

Avishai Cohen, dit-il.

Le nom ne disait rien à Priya, mais comme elle n'avait pas dit bonjour, elle avança un « C'est joli ».

Il monta le volume et Priya y vit le signe qu'elle n'était pas tenue de faire la conversation. La pluie tambourinait en cadence sur le toit. L'habitacle puait le vieux café et le chien mouillé. Il y avait des papiers à BigMac chiffonnés dans des verres jetables. Une couverture pelucheuse recouvrait la banquette; une fine couche de poussière tapissait le tableau de bord; un sac ziploc de biscuits pour chiens Milk-Bone à moitié réduits en miettes gisait par terre. C'était la première fois que Priya montait dans la voiture de Gigovaz et pourtant elle n'était nullement surprise.

La pluie cessa alors qu'ils passaient Richmond en se dirigeant vers le sud. Au loin, on apercevait des porte-conteneurs et des grues, petits points de lumière dorée dans le brouillard. À la radio, trois notes annoncèrent le bulletin national. Les réfugiés faisaient la manchette.

Nous avons pris le contrôle du navire douze milles marins au large de l'île de Vancouver, disait le porte-parole de la GRC. Les migrants ont été placés en détention et nous fouillons actuellement le bateau de fond en comble.

Le présentateur l'interrompit: il n'y avait ni drapeau ni numéro en vue sur le bateau, signe que, selon les autorités, les passagers espéraient entrer au Canada inaperçus.

Gigovaz éteignit la radio. Un cargo géant avec des centaines de personnes à bord, dit-il. Bien sûr qu'ils comptaient passer inaperçus...

À l'embarcadère du ferry, on leur fit signe de se mettre en file derrière une Camry bleue. Un drapeau canadien scotché sur l'antenne flottait au vent. Il faisait jour à présent; le ciel avait tourné au gris pâle. L'endroit était presque désert, il y avait peu de voyageurs en ce mercredi férié. Gigovaz ouvrit la fenêtre pour essuyer le rétroviseur gauche et Priya l'imita à droite, puis s'essuya la main sur sa jupe en réprimant un bâillement.

Pas du tout le programme de sa journée. Elle avait prévu de se lever tard, de faire des crêpes farcies de porc effiloché, d'aller voir les feux d'artifice de la fête du Canada sur la

plage de Kitsilano. Pas de réfugiés, pas de Gigovaz, pas de trajet à l'île de Vancouver aux petites heures du mat.

Priya avait vu Gigovaz pour la première fois deux jours plus tôt lors d'une réunion du personnel, qu'il suivait dans un état semi-comateux. Les associés de chez Elliot, McFadden & Lo se congratulaient mutuellement autour de cinq colonnes de chiffres sur un PowerPoint. Adossée au mur du fond, insensible aux plaintes de ses orteils à l'étroit dans ses chaussures, Priya songeait à cet affidavit qu'elle tentait de retracer quand elle aperçut Gigovaz avachi sur sa chaise, menton sur la poitrine, sa tasse se balançant au bout de ses doigts. Dans une salle qui craquait de fines rayures nettes et de stylos pointus, Gigovaz avait les contours flous, des plis indécis débordant de sa silhouette.

Les heures facturables ont augmenté de 47%, avait dit McFadden, et une salve d'applaudissements avait retenti. Gigovaz s'était réveillé en sursaut et Priya s'était retrouvée le regard plongé dans une paire d'yeux chassieux et somnolents. Elle s'était détournée et mise à applaudir, mais quand l'instant d'après elle avait jeté un coup d'œil dans sa direction, Gigovaz la regardait toujours.

Plus tard, il l'avait rattrapée dans l'ascenseur et lui avait fait égrener les syllabes de son nom de famille.

Raja, avait-elle dit.

Raja, avait-il répété.

Il y avait cinq ou six autres personnes dans l'ascenseur, mais personne d'autre ne parlait.

Sé-kar.

Sé-kar.

Ann.

Rajakaran, avait-il dit.

RajaSÉkaran, avait-elle corrigé.

Son propre nom lui avait semblé ridicule, la répétition rendant chaque syllabe aussi embarrassante qu'insignifiante.

Vous êtes Srilankaise? avait-il demandé.

Canadienne, avait-elle répondu en se redressant un peu.

Gigovaz avait retourné en l'air une main dodue, oui bien sûr, mais votre famille vient du Sri Lanka, non?

L'ascenseur s'était arrêté et quelqu'un était descendu.

Oui. Dix étages la séparaient de son bureau et tous les boutons du panneau étaient illuminés.

Tamoule?

Oui.

Elle avait pincé les lèvres et croisé les mains devant elle.

Gigovaz était l'un des avocats principaux, mais il avait aussi une tache de chocolat sur son col de chemise. On ne savait pas trop comment se comporter en sa présence, mais à la prochaine question idiote, elle sortirait de l'ascenseur et monterait à pied.

Vous êtes stagiaire, si je ne me trompe pas? Avant même qu'elle puisse ouvrir la bouche, il avait demandé si elle avait étudié le droit des réfugiés.

Les portes s'étaient ouvertes et ils avaient fait un pas de côté pour laisser sortir une femme coincée à l'arrière.

Je me spécialise en droit commercial, avait dit Priya.

Vous n'avez pas étudié la LIPR?

LIPR. Elle avait tenté de se rappeler ce que voulait dire l'acronyme et pensé Loi sur l'immigration et trucmuche des réfugiés.

On a vu la Loi sur le divorce.

Qui est votre superviseur?

Joyce Lau, avait-elle dit. Fusions et acquisitions.

Joyce Lau nouait ses cheveux en chignon et venait travailler en Audi. Elle était la plus jeune associée de l'histoire du cabinet. Priya avait battu cinq de ses collègues de classe pour avoir le poste.

Gigovaz s'était frotté le menton. Joyce Lau, avait-il dit. Impressionnant, impressionnant.

À l'étage de Priya, Gigovaz était lui aussi descendu, et s'était dirigé vers le bureau de Joyce. Allez chercher vos affaires, mademoiselle Rajakaran, vous déménagez au septième.

Priya bouillait intérieurement tandis qu'ils embarquaient à bord du ferry, maudissant la couleur de sa peau et ce qui lui avait pris de regarder en direction de Gigovaz pendant la réunion. Lorsqu'elle avait demandé à Joyce Lau pourquoi ils ne prenaient pas plutôt quelqu'un qui s'y connaissait en droit de l'immigration, Joyce avait haussé les épaules. Peter a demandé à ce que ce soit toi. Personne n'avait voulu faire son stage avec Gigovaz et voilà qu'il s'était arrangé pour embrigader Priya.

Le ferry se mit en marche avec un hoquet, toute sa mécanique ronronnante en action ; Gigovaz joignit les mains et forma un triangle sur la table avec ses bras. Il discourait sur l'importance de la crédibilité. La vérité est sans importance, disait-il. Les demandeurs d'asile ont-ils l'air de dire la vérité ? C'est tout ce qui compte.

Il avait pris sa voix de professeur, érudite et condescendante. Vous n'êtes pas mon mentor, pensa Priya.

Gigovaz regarda sa montre. L'Immigration est probablement en train de les interroger.

Attendez. Ils les passent en entrevue sans nous ? Et le droit à un avocat ?

On ne les accuse de rien, dit Gigovaz. En fait, ils n'ont pas de droits.

Une bouche d'air chaud cliquetait au-dessus d'eux. Le ferry tranchait l'eau, avalant le néant plat, gris et nébuleux devant lui. Des touristes en manteau de pluie grelottaient sur le pont en prenant d'inutiles photos.

Il y a dix ans, cinq cents réfugiés sont arrivés de Chine, continua Gigovaz. Quatre bateaux en deux mois. Mes cas du premier bateau ont été vite traités et mes clients sont partis avec leur assurance maladie, leur subvention de logement

et leurs demandes d'emploi, toutes ces choses utiles. Les audiences de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié ont eu lieu quelques mois plus tard. Le train-train habituel.

Priya se demanda en combien de temps cette cause-ci pourrait être expédiée. Un mois tout au plus. Il ne s'attendait tout de même pas à ce qu'elle reste jusqu'à la fin.

Gigovaz continuait son exposé: mais lorsque les bateaux se sont mis à arriver l'un après l'autre, que s'est-il passé, d'après toi? Tout d'un coup les demandeurs d'asile étaient des criminels et on a rouvert une prison de Prince George juste pour eux. Se sont ajoutés les examens des motifs de détention, les enquêtes d'admissibilité. Les causes se sont éternisées pendant des mois. Il fallait se battre pour tout et pour rien. C'était, soit dit en passant, la même année où on évacuait par pont aérien cinq mille personnes au Kosovo.

Bon, le droit des réfugiés a ses caprices, et alors? pensa Priya. Raison de plus pour s'attacher un expert. Dans quel cas, évidemment, Gigovaz n'aurait plus personne à qui faire la leçon.

Ce qu'il faut que tu comprennes, dit-il en désignant l'espace entre deux mains, c'est qu'en droit de l'immigration, la théorie et la pratique sont deux choses bien différentes. Et en ce qui concerne les réfugiés, ce pays souffre d'un dédoublement de personnalité.

Trois cents personnes à bord d'un navire balancé autour du globe, cap sur le Canada. On les surveillait, dit Gigovaz. Services secrets, satellites, signalements venant de divers ports internationaux. Tout le monde les attendait depuis des semaines. Maintenant ils étaient là.

Que va-t-il leur arriver? demanda Priya. On les laissera rester?

Un message à l'interphone rappela aux passagers de garder leurs animaux de compagnie à l'intérieur des véhicules. Gigovaz fixa le haut-parleur au plafond jusqu'à ce que la voix désincarnée se taise.

Mon tout premier client était un Rohingya. Tu connais?

Quand Priya fit non de la tête, Gigovaz battit des index, élevés en clocher d'église.

C'est une minorité musulmane du Myanmar à majorité bouddhiste. Apatride et opprimée. Ibrahim Mosar. Il lui manquait la main droite. Des brûlures de cigarette partout sur le torse.

Priya grimaça et Gigovaz dit: comme tout jeune avocat de réfugiés, j'étais impatient, impétueux. Mon client, lui, restait calme et serein. Inch Allah, monsieur Gigovaz, c'est ce qu'il disait toujours. Plaise à Dieu.

Que sera sera, dit-elle. C'est une façon d'accepter son destin, j'imagine.

Nous faisons de notre mieux, dit Gigovaz. Nos clients font de leur mieux. Le reste n'en tient qu'à...

Il leva les paumes comme une balance à plateaux.

Allah? demanda-t-elle.

L'arbitre, dit Gigovaz. Il étira une main sous le siège pour chercher quelque chose. Ils approchaient du port.

Et Ibrahim? demanda Priya.

Gigovaz se leva, serviette en main. Sa demande a été rejetée. Il a été déporté.

HEUREUX D'ÊTRE LÀ

Les autorités distribuèrent de l'eau et des bananes en échange de papiers d'identité. Mahindan avait tout dans sa valise, dans un sac plastique scellé : leurs certificats de naissance, leurs cartes d'identité nationales, le carnet de vaccination de Sellian. Il attendait son tour dans la mêlée quand un mouvement d'agitation attira son attention. Ranga boitait à toute vitesse et lui envoyait la main comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Quand l'agent lui demanda ses papiers, Ranga jeta un coup d'œil en direction de Mahindan en quête d'assurance et sortit de sa poche une carte d'identité toute chiffonnée. Mahindan détourna la tête, agacé.

Son tour venu, Mahindan remit ses papiers avec fierté, sachant tout le soin avec lequel il s'était préparé à cette éventualité. C'était déjà ça de fait comme il faut. On lui prit aussi sa valise, mais quand Sellian se mit à pleurer, l'agent aux yeux bleus lui permit de garder la petite statue de Ganesh et lui donna une petite tape sur l'épaule avec sa main gantée de violet. Mahindan jeta un regard de regret à la vieille valise élimée. Une valise rigide et solide à fermoirs cuivrés et son maigre contenu : un album photo de mariage, le certificat de décès de Chithra, les clés de sa maison et de son garage,

les seuls biens qu'il lui restait en ce monde. Mais il se rappela qu'il possédait quelque chose de bien plus précieux. Il était sauf. Ici, il lui était permis de respirer.

On sépara les hommes des femmes et on les fit se mettre en rangs bien droits. Les adultes eurent les pieds et les poings entravés. Mahindan comprit, à la manière dont l'agent fermait les deux extrémités des chaînes en prenant soin de ne pas pincer la peau, qu'il s'acquittait de cette tâche à regret.

C'est juste pour un petit bout de temps, Mahindan rassura Sellian. C'est pour notre propre sécurité.

Il manquait d'interprètes tamouls et les masques sur le visage des Canadiens empêchaient de bien déchiffrer leurs expressions. Mahindan se concentra sur leurs yeux et fut frappé par toutes ces couleurs, les tons de bleu, les taches de vert, les différentes saturations de brun. La plupart des Blancs qu'il avait vus jusqu'ici étaient des employés de l'ONU, à qui il préférerait ne pas penser en cet instant.

Mahindan avait toujours imaginé le Canada comme un pays de Blancs, mais il vit aussi des yeux sombres, des Chinois, des Japonais, des Noirs. D'autres qui venaient peut-être de l'Inde ou du Bangladesh. Ici, c'était le pays de tout le monde.

Ranga se faufila jusqu'à lui. Enfin, nous voilà à l'abri, dit-il en grattant machinalement une longue cicatrice qui lui barrait la joue.

Mahindan fronça les sourcils et s'éloigna. Sur le bateau, où qu'ils aillent Sellian et lui, il y avait Ranga et sa jambe boiteuse. Derrière eux en ligne pour recevoir les rations; au moment de dérouler sa natte à côté d'eux pour la nuit...

Un policier aboya dans une radio pendant qu'un bénévole de la Croix-Rouge gesticulait. Mahindan écoutait les sons inconnus, les consonnes dures, gutturales tomber à plat, l'une après l'autre. Avec le temps, ce serait sa langue à lui aussi. L'anglais. Nouvelle patrie, nouvelle langue.

Son grand-père parlait l'anglais. Il avait étudié à Londres et travaillé comme fonctionnaire à Colombo jusqu'à ce que

l'État proclame le cinghalais comme seule langue officielle et mette fin à sa carrière. C'est à lui qu'avait appartenu la valise remise aux agents.

Des responsables et des bénévoles en tenue stérile ou en uniforme s'interpellaient entre eux, leurs voix altérées, leurs gestes débordés. Les goélands tournaient et criaient dans le ciel. Le désordre rappela à Mahindan les mises en détention au Sri Lanka, à la fin de la guerre, lorsque l'armée srilankaise avait rassemblé les prisonniers tamouls. Sauf qu'il n'y avait aucune raison d'avoir peur; même Sellian sondait ce paysage inconnu et la longue file d'autobus avec plus de curiosité que de peur.

Mahindan comprit qu'ils étaient sur le point de monter dans le bus. Il attendit avec les autres hommes, échouant à chaque tentative de s'éloigner de Ranga. Les files s'allongeaient. Mahindan adressa un signe de tête à une famille qu'il connaissait du camp de détention, mais ils ne le remarquèrent pas, ou évitèrent son regard exprès. Il avait été étonné, à l'embarquement au Sri Lanka, de voir si peu de ses clients sur le bateau. Tout ce temps en mer et ils n'avaient pas croisé un seul autre navire. C'était probablement mieux ainsi, une coupure nette. Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de penser, avaient-ils été laissés derrière? Avaient-ils chaviré? S'étaient-ils noyés en mer? Il se mit à claquer des dents et redirigea son attention vers Sellian en quête de réconfort.

Nous sommes en sécurité.

Des heures avaient passé depuis le débarquement, mais la mer tanguait encore dans ses pas. En se rappelant les durs premiers jours à bord, les vagues gonflées de tempête, la nausée sourde et obstinée, il se jura: plus jamais.

Il aurait voulu s'accroupir, soulager la plante de ses pieds endoloris, mais les chaînes le gênaient. Tous se taisaient et même les enfants, la gorge et l'estomac apaisés, restaient sages. Le moral était à l'espoir.

Sellian tenait une boîte à jus. Tu en veux, Appa?

Non, Baba, dit Mahindan. Finis-le, toi.

Un liquide violet monta dans la paille. Sellian buvait à petits coups urgents, ses yeux couraient de gauche à droite. Mahindan l'observait, submergé d'amour et de soulagement. Il se déplaça maladroitement vers la droite, posa ses mains liées sur les épaules de son fils et se baissa pour déposer un baiser sur le dessus de sa tête. Sellian se blottit contre lui, et Mahindan sentit l'émotion l'envahir et des larmes de joie lui monter aux yeux. Ils avaient perdu tout et tout le monde, mais Sellian était sain et sauf et ils étaient là. Sellian était là.

Les portes du premier autobus s'ouvrirent. Un agent fit signe du bras et les femmes s'avancèrent à petits pas entravés, pieds et poings liés. Des enfants s'accrochaient aux vêtements de leur mère. Les hommes se redressèrent et s'empressèrent de former une ligne droite, prêts, impatients de passer à la prochaine étape de la liberté.

L'agent balaya la foule du regard et s'adressa à eux en apercevant Sellian.

Appa, qu'est-ce qu'il dit ?

Je ne sais pas, Baba.

L'agent fit un signe de chaque main : stop pour Mahindan, avance pour Sellian. Mahindan n'arrivait pas à lire sur son visage. L'agent répéta le même mot bref encore et encore, puis se dirigea vers eux à grands pas impatients ; il attrapa Sellian par le haut du bras.

Appa !

Non ! C'est mon fils ! Le métal s'entrechoqua entre ses pieds et son propre poids l'entraîna vers l'avant. Les hommes des deux côtés de Mahindan crièrent et Ranga tendit ses mains liées pour l'attraper. Lorsque Mahindan fut relevé, l'agent s'éloignait déjà, Sellian sur l'épaule. Quelques femmes en ligne s'étaient retournées pour regarder. Elles crièrent en tamoul à l'agent d'arrêter. Sellian déchaînait coups de pieds et coups de poings sur le dos de l'agent. La boîte à jus tomba au sol, le liquide violet formant une flaque sur l'asphalte.

Une voix forte jaillit au-dessus du raffut. Mahindan vit l'infirmière qui avait pris sa pression se précipiter vers l'agent.

Elle parla anglais avec la voix d'une mère tamoule, pleine de réprimandes et d'autorité, le menton levé et l'index accusateur. L'agent se passa la main le long de la nuque, pour enfin déposer Sellian par terre.

Mahindan peina contre ses chaînes aux pieds pour s'accroupir quand son fils courut vers lui. Sellian s'agrippa à son bras de toutes ses forces, il haletait et ouvrait de grands yeux en larmes. Il pressa son visage contre le flanc de son père. Mahindan sentit la force de l'étau des mains de Sellian, pourtant si facile à défaire.

Où est-ce qu'on nous envoie? demanda-t-il en tamoul à l'infirmière.

Il savait que le pays qui s'étendait devant lui était vaste, mais quand il tentait de se l'imaginer, il n'avait que de vagues souvenirs de ce que son grand-père lui racontait de l'Angleterre. Des moutons et des gratte-ciel, des policiers armés de matraques plutôt que d'armes à feu.

L'infirmière ne portait pas de masque. À la question de Mahindan, ses yeux glissèrent de côté et les coins de sa bouche tombèrent. Lorsqu'elle parla, elle haussa la voix pour que tous les hommes en ligne l'entendent: en temps normal, il y a des installations près d'ici pour vous loger. Mais quand autant de gens arrivent en même temps... il n'y a qu'un endroit où il y a assez de lits.

Mahindan se sentit ridicule. Les hommes libres ne portaient pas de chaînes.

L'infirmière se retourna vers lui et sa voix s'adoucit. Là où les femmes vont, il y a des installations pour les enfants.

Chithra était morte en couches. Toute la vie de Sellian, Mahindan avait été son père et sa mère. Il n'avait pas passé un seul jour sans son fils, et la seule idée de le laisser partir seul et de s'embarquer sans lui vers une destination inconnue lui retournait l'estomac.

Sellian se mit à pleurer. Appa! Me laisse pas! Me laisse pas!

La gorge de Mahindan se noua. Avait-il le choix? Il se devait d'être courageux pour son fils.

Baba, ça ira, dit-il. Tu veux jouer avec les autres enfants, non? Regarde toutes les *aunties* qui prendront soin de toi. Ce n'est que pour un petit bout de temps.

L'infirmière prit la main de Sellian. Tu vois le petit garçon là-bas? Tu le connais?

Sellian déglutit et acquiesça. Il s'essuya la morve avec le dos de la main. L'aplomb de Mahindan vacilla quand il reconnut le fils de Kumuran. Il dit à Sellian: tu le connais, ce petit garçon. Tu te souviens?

Je vais demander à sa maman de s'occuper de toi, dit l'infirmière. Je suis désolée, dit-elle à Mahindan alors que son fils lui entourait encore une fois le cou de ses bras. Ça n'arrive presque jamais. Un navire avec autant de gens... tout le monde fait de son mieux.

Nous nous comptons heureux d'être là, dit Mahindan, serrant son fils plus fort. La trompe de Ganesh s'enfonça dans sa nuque.

L'agent cria quelque chose.

Viens, mon cœur, dit l'infirmière à Sellian.

Sois sage, dit Mahindan. Montre-moi comment tu peux être courageux.

Sellian hoqueta, retenant ses sanglots. Il tordait la tête pardessus son épaule vers Mahindan pendant qu'on l'éloignait. La poitrine de Mahindan se serra. La plupart des femmes étaient maintenant à bord des autobus, les yeux rivés aux fenêtres. Les hommes fixaient leurs pieds respectifs. La femme de Kumuran l'étudiait; Mahindan percevait son regard dur, sans merci. Il lutta pour garder une expression calme, encourageante. Quand son regard se posa sur Sellian, il vit les yeux de Chithra, ses dents avant proéminentes.

Sellian disparut à l'intérieur de l'autobus et les portes se fermèrent en grinçant. Mahindan sentit l'angoisse monter en lui comme une vague géante, le submerger. Il plissa les yeux pour voir par la fenêtre arrière, mais il ne vit que du noir.

DEHORS LES *TERORISTES!*

Priya s'était rendue une fois à la base des Forces canadiennes Esquimalt visiter le musée de la marine. Dans son souvenir, son frère lui tirait les tresses pour l'agacer, et ses parents n'y étaient pas. Pas impossible d'ailleurs que le souvenir fût le produit de son imagination.

La voiture de Gigovaz passa au contrôle, puis ils se dirigèrent vers le centre de traitement, une bande grise sur une langue de terre coincée entre mer et forêt. Le soleil s'était désormais tout à fait levé dans un ciel à cet endroit sans nuages. Ici, le sol était sec.

Dans le parking, des voitures de presse. Les caméramans portaient leurs appareils à l'épaule, les reporters parcouraient leurs notes. Sur la tribune installée en face de l'édifice, un jeune homme jouait avec une affiche qui pendait devant le lutrin.

Qui donne la conférence de presse? demanda Gigovaz.

Le ministre Blair, répondit le jeune homme.

Sécurité publique, dit Gigovaz à Priya. Pas Immigration. Intéressant, non?

Des bâches bordaient l'allée jusqu'à l'entrée. Quelques personnes formaient une ligne et agitaient des pancartes

écrites à la main en scandant des slogans à l'unisson. Un homme en coupe-vent au logo de CTV News faisait un panoramique de droite à gauche. Gigovaz passa droit devant, indifférent. Priya lut les pancartes. *Pas d'illégaux chez nous! Dehors les terroristes!* Elle se retint de signaler la faute d'orthographe.

À l'intérieur, le centre de traitement était désert. À la réception, Gigovaz s'adressa à une femme coiffée d'un chignon et d'un Stetson. Elle leur donna des badges et Priya passa le cordon à son cou. Un V bleu figurait d'un côté du badge. Quand elle le retourna, elle vit son nom et sa photo, celle de sa carte d'identité du bureau, prise un mois auparavant dans la salle du courrier par un type à la coupe mulet qui lui disait de ne pas cligner des yeux. Elle avait l'air coincée et ahurie sur la photo.

Où sont-ils tous? demanda Priya.

Après vous, dit Gigovaz avec un geste grandiloquent de la main gauche tout en ouvrant la lourde porte de la droite.

Dehors, il y avait un tumulte de voix et de mouvements, des hélicoptères bourdonnaient dans le ciel, des ambulances ronronnaient au sol. Ils se trouvaient à l'arrière de l'édifice, devant un autre grand parking, celui-là couvert de tentes blanches. Plus loin il y avait l'océan et le port, les grues jaunes et les quais en bois. Priya balaya le port des yeux jusqu'à ce qu'elle aperçoive le cargo. Il était énorme, soixante mètres au moins, avec sa longue coque blanche et une cabine bleue à la poupe. Des plaies de rouille mousseuse traçaient des lignes verticales sur son flanc.

Des réfugiés en nombre écrasant, en longues files sinueuses qui s'étiraient devant chaque table, chaque tente, dans un enchevêtrement tel qu'on ne savait plus vraiment où une file finissait ni où l'autre commençait. Hommes, femmes et enfants de tous âges, débraillés, sous-alimentés, frissonnant sous les couvertures en plein été. Priya vit une femme qui portait un cache-œil; un enfant boitillait à ses côtés en s'appuyant sur un bâton. Il ne semblait pas y avoir trop de blessés,

fait qui la surprit jusqu'à ce qu'elle réalise que c'étaient les survivants, arrivés selon la loi du plus apte.

Tout le monde allait et venait. Un agent en uniforme fit signe à Gigovaz et à Priya de dégager le passage, et deux femmes en tenue stérile passèrent à toute vitesse. Des bénévoles en t-shirt rouge transportaient des boîtes où on lisait H₂O. Tout le monde ou presque portait un masque sur la bouche et le nez. Toute cette agitation dégageait une aura de chaos et de bureaucratie. Priya déchiffrait les acronymes. Agence des services frontaliers du Canada, Forces armées canadiennes, Hôpital général Victoria, Gendarmerie royale du Canada.

Tout en marchant, Gigovaz prit d'assaut son BlackBerry de ses deux pouces. Cherche Sam, dit-il à Priya.

Personne, lieu, chose? voulut-elle demander.

Ils passèrent près d'une tente peinte d'une croix rouge. Une affiche manuscrite annonçait: masque obligatoire. La toile de la porte était rabattue et Priya entrevit bras et jambes à la peau brune, tensiomètres et espadrilles. Une infirmière se précipita dehors et se pencha comme pour ramasser une boucle d'oreille tombée. Elle était enveloppée des chaussures jusqu'au cou dans un plastique jaune translucide. Un homme en tenue stérile à manches courtes et bonnet de chirurgien la suivait, stéthoscope autour du cou. Il portait des gants de latex et des lunettes protectrices. Respire, dit-il en lui mettant la main sur le dos.

Dans la cacophonie des voix, Priya tendait l'oreille, cherchant à comprendre un mot de tamoul çà et là. Mais les accents étaient trop prononcés pour elle, qui s'était habituée à la version diluée de ses parents.

Un homme en fauteuil roulant s'accrochait à un sac de plastique posé sur ses genoux. L'une de ses jambes se terminait en moignon. Derrière lui, une femme tenait deux filles par la main. L'une d'elles avait deux longues tresses. L'autre avait les cheveux courts en bataille, coupés n'importe comment. L'aigre mélange de poudre de chili, d'odeur corporelle et d'urine dans l'air força Priya à retenir son souffle.

À leur passage, la fille aux cheveux en bataille les regarda par-dessus son épaule sans ciller. Son regard était si accusateur que Priya recula. Elle se rappela la présence de Gigovaz et se retourna vivement de peur de lui rentrer dedans, mais il n'était plus là. Elle l'aperçut à l'entrée d'une grande tente et se pressa à travers la foule, soulagée d'avoir une excuse pour s'éloigner.

Nous pouvons prendre cinq adultes et leurs enfants à charge, disait Gigovaz à un homme brun à la moustache en brosse.

Le moustachu tenait un porte-bloc et une épaisse chemise jaune.

Sam Nadarajah, se présenta-t-il à Priya. Je suis de l'Alliance tamoule. Gigovaz pointa en direction de Priya. Voici ma stagiaire.

Priya Rajasekaran, dit-elle en un souffle sans laisser à Gigovaz la chance de massacrer son nom. *Ma stagiaire*. Le ton qu'il avait pris l'agaçait.

Un policier sortit de la tente à la tête d'un groupe d'hommes srilankais. Gigovaz, Sam et Priya s'ôtèrent rapidement de leur chemin.

Trois cents personnes, ça me semble bien peu, dit Gigovaz.

Sam coinça son porte-bloc entre ses jambes et tenta d'ouvrir la grosse chemise. Son stylo tomba par terre. Il dit: il y a plus de monde que ce qu'on pensait.

Priya ramassa son stylo et le lui tendit.

Romba nandri, la remercia-t-il en tamoul. Priya nota son accent aux contours doux.

No problem, répondit-elle en anglais, ce n'est rien.

On dirait plutôt quatre cents, ajouta Sam à l'intention de Gigovaz. Cinq cents, même. On connaissait la taille du bateau et on pensait maximum trois cents. Personne ne s'attendait à ça. Tu as choisi mes clients? dit Gigovaz. L'Immigration a pris leurs déclarations?

Les bilans de santé, les examens, les déclarations, tout ça se déroule en ce moment même. On ne sait trop... ça peut prendre du temps. Sam jeta un coup d'œil à Priya,

puis ajouta : on manque d'interprètes, ce qui retarde le tout. Peut-être pourriez-vous...

Gigovaz fouillait déjà parmi ses textos. D'accord, dit-il. J'essaierai de faire avancer quelques trucs en attendant. Où as-tu besoin d'elle ?

La grande tente médicale, dit Sam. Il n'y a qu'une seule infirmière qui parle tamoul.

Priya ouvrit la bouche.

Ça prendra des heures avant de pouvoir rencontrer nos clients, dit Gigovaz, toujours absorbé par son téléphone. Aussi bien te rendre utile.

Priya sentit le feu lui monter aux joues. Mais je...

Venez, dit Sam, je vais faire les présentations. Ce sera d'un grand secours pour eux.

Attendez ! dit Priya d'une voix suraiguë, étranglée. Je ne peux pas. Je ne parle pas tamoul.

Gigovaz leva les yeux. Quoi ?

Je suis désolée.

Je pensais que tu étais tamoule ? interrogea Gigovaz.

Je sais dire deux ou trois choses, dit-elle. Mais je ne peux pas traduire. Je ne peux pas soutenir une conversation en bonne et due forme.

Les deux hommes la fixèrent des yeux.

Personne ne m'a posé la question, dit-elle, maudissant le ton plaintif dans sa voix.

Gigovaz laissa échapper un soupir irrité. Et comment est-on censés communiquer avec nos clients ?

Je pensais qu'il y aurait un interprète, dit Priya. Ce n'est pas de ma faute, pensa-t-elle.

Sam dit : OK, pas de souci. Les gens de l'Alliance tamoule sont en route. Je vous affecterai quelqu'un.

Quelqu'un appela Sam et il leur serra la main en vitesse. Je te texte, dit-il à Gigovaz. Enchanté de faire votre connaissance, Priya.

Je suis heureuse de travailler avec vous, dit-elle en tamoul. Les sons méconnus se déformaient dans sa bouche et elle eut

honte. Pourquoi n'avait-elle pas simplement dit au revoir en anglais ?

Derrière elle, Gigovaz s'était éloigné et elle dut encore une fois courir pour le rattraper.

À BON PORT

La clôture à mailles de chaîne se terminait en spirales de barbelés. Deux gardiens retenaient les portes ouvertes sur un vaste complexe pénitentiaire que dominait un édifice de huit étages aux fenêtres teintées. Mahindan fut soulagé que les autobus fassent le tour vers l'arrière et s'arrêtent près d'un édifice plus petit et plus hospitalier.

Comme les autres, il descendit du bus à petits pas entravés et attendit pendant qu'on leur enlevait leurs chaînes. L'homme aux clés refusa de croiser son regard. L'édifice où on les conduisit avait l'air gonflé, une bulle géante sortie du sol. À l'intérieur, tout était à angle droit et suivait une géométrie précise. Il cligna plusieurs fois des yeux dans la blancheur aveuglante. Tout, même le plancher, étincelait.

L'endroit lui fit penser à la station spatiale dans un vieux film de Stanley Kubrick qu'il avait emmené Chithra voir avant leur mariage. Ils avaient regardé, tendus dans le noir, l'ordinateur malveillant du vaisseau spatial prendre vie. Au moment critique où un astronaute partait à la dérive, un homme assis derrière eux avait donné un coup de pied et Chithra avait été projetée vers l'avant dans son siège. Elle avait crié sous le choc. L'homme écumait et convulsionnait, et il avait fallu arrêter

la projection tandis que quelqu'un lui mettait un trousseau de clés dans la bouche. Mahindan et Chithra étaient retournés à la maison en bus, sans avoir vu la fin du film.

Une prison, est-ce même possible? demanda Ranga. Mahindan ne répondit pas. Il s'approcha du journaliste, devant lui.

On les fit défiler l'un derrière l'autre le long d'une allée de portes. Par la fenêtre rectangulaire aménagée dans chaque porte, il entrevoyait des lits superposés et des lavabos. De longs tubes néon pendaient au plafond en lignes horizontales au-dessus de leurs têtes.

Il se demanda comment était la prison des femmes et comment s'en sortait Sellian sans lui. Pendant neuf mois ils avaient été inséparables, depuis que les véhicules de l'ONU étaient partis et que tout le monde avait fui Kilinochchi. Maintenant, Mahindan sentait sa main étrangement vide à son côté.

On conduisit les hommes aux douches, où ils se lavèrent par groupes. À son tour, Mahindan se déshabilla, déboutonnant sa chemise et défaisant son pantalon et son caleçon d'un seul coup sec. Il portait les mêmes vêtements depuis des mois. En les enlevant, c'était comme s'il se débarrassait d'une couche de peau crasseuse. L'odeur moite et moisie lui monta aux narines.

Planté là tout nu, il se sentit à la fois vulnérable et soulagé. Si près du bain, il avait pleine conscience de la crasse dans chaque repli de sa peau, dans ses oreilles, sous ses ongles, entre ses fesses. Alors qu'il se frottait les bras, des petites mottes de saleté se formaient au bout de ses doigts, des mois de sueur séchée mêlée de poussière.

Le gardien montra une poubelle du doigt. Mahindan jeta tous ses vêtements, même ses chaussures. Les sandales coulèrent à pic. Il espérait qu'elles seraient brûlées.

On lui donna une serviette et un bout de savon, puis on les dirigea doucement, lui et onze autres, vers une aire carrelée. Le sol était mouillé. Il y avait de gros boutons

à hauteur du torse et des crochets pour leurs serviettes, mais en s'accroupissant, Mahindan ne vit ni seau ni robinet.

L'eau tombe du plafond, cria le journaliste depuis l'autre bout de la salle. Ils étaient tous nus face au mur, dos aux autres. Mahindan vit un embout tout là-haut, bien au-dessus de sa tête. Il ne comprenait pas trop le fonctionnement de cette salle de bain canadienne.

Tourne le bouton, cria le journaliste. Mahindan entendit une pluie et se retourna vers le journaliste qui se tenait sous la trombe, se savonnant vigoureusement les aisselles comme si la chose lui était coutumière.

Mahindan fit un pas de côté et tourna le bouton avec précaution. L'eau jaillit de la pomme. Il mit la main sous le jet, l'eau était tiède.

Mettez-vous en dessous, exhortait le journaliste.

Mahindan vit les autres suivre son conseil et fit de même en retenant son souffle. L'eau tomba dru sur lui et il retint un cri. Il n'entendait plus que le jet bruyant, hostile et désagréable.

Il se savonna, formant une mousse de petites bulles, des mois de sang et de guerre se perdant dans une coulée noire jusqu'au drain au centre de la salle. Les horreurs du Sri Lanka lessivées dans les eaux canadiennes, disparaissant dans des caniveaux canadiens.

Il se savonna les cheveux; la mousse dégoulinait de sa barbe. L'agent cria quelque chose et la voix du journaliste parvint mouillée et lointaine aux oreilles de Mahindan.

Vite, vite, dit-il. Il y en a d'autres qui attendent.

Mahindan se tint sur un pied pour se laver entre les orteils. Il frotta le savon sur ses ongles. Tout ça n'était pas facile à faire les yeux fermés, sous le fouet de l'eau. Il pensa aux seaux sur le bateau, au luxe de l'eau claire coulant sans effort. Déjà, il pressentait la supériorité de ce nouveau pays et de ses inconfortables bains verticaux.

Serviette autour de la taille, ils passèrent au vestiaire. Mahindan eut la sensation exaltante d'être dans sa propre

peau, exfoliée et plusieurs tons plus claire. Tour à tour, ils se tinrent droits contre une règle et posèrent les pieds sur un truc en métal. Par une fenêtre, un gardien leur donna chacun une pile de vêtements: pantalon gris, pull vert, espadrilles.

Mahindan admira les lacets, longs et blancs, les petits tubes de plastique à chaque extrémité. Il releva la languette et glissa un pied dans une chaussure. C'était douillet et bien ajusté. Il laça ses espadrilles et regarda l'étiquette à l'arrière; il s'étonna de voir qu'elles n'étaient pas faites par Bata.

Il n'avait jamais porté de telles chaussures et se demanda si Sellian avait reçu les mêmes, s'il avait pris ce drôle de bain debout, s'il avait eu peur, s'il avait pleuré. Il avait ses doutes sur la femme de Kumuran, sur comment elle s'occuperait de l'enfant. L'image de Sellian retenant ses larmes lui noua la poitrine. Mais Sellian et le petit garçon étaient amis, se dit-il. Et tout ça était temporaire. Une sorte de pensionnat.

Un pensionnat, se répéta-t-il. Est-ce que les parents qui envoyaient leurs enfants au pensionnat passaient leurs journées à s'inquiéter? Bien sûr que non.

L'agent donna le signal et ils se retournèrent à l'unisson, se voyant tous en même temps. Douze hommes en uniformes identiques, barbes dégoulinantes, cheveux mouillés collés au front.

Les rires fusèrent. Mahindan se plia en deux, pris de convulsions. Après tout ce qui était arrivé (la nouveau-née hurlant au sein de sa mère morte, la tente en lambeaux, tous ces jours en mer), ils étaient là. Dans un pays où il pleuvait dedans et où tous portaient le même chandail vert. Mahindan se redressa, se tenant le côté, et vit l'agent qui les observait, perplexe.

Ils reprirent le long corridor, leurs semelles caoutchoutées couinant sur le linoléum, et s'arrêtèrent devant chaque cellule le temps que l'agent y assigne trois hommes, certains d'entre eux toujours secoués par un petit rire. Mahindan caressa le tissu de son pull. Sensation douce de son bras dans

la manche, du coton moelleux sur sa peau. Je ne suis pas un animal, pensa-t-il. Et pour la première fois depuis longtemps, l'idée sonnait vrai.

On lui assigna une cellule avec Ranga et le journaliste. Il y avait trois lits étroits, deux superposés et un simple, avec leurs couvertures grises et leurs oreillers blancs. Les murs étaient en béton.

Ils choisirent leurs lits sans mot dire, Mahindan monta sur le lit du haut et s'y laissa tomber de côté. Ses jambes bourdonnaient de soulagement et d'épuisement. Ses pieds lui faisaient mal. Tout son corps céda et s'abandonna totalement au matelas. La porte automatique se referma.

La cellule était ouverte en haut, comme dans les toilettes publiques. Mahindan fixa des yeux les tubes pneumatiques au-dessus de son lit jusqu'à ce que sa vision se trouble. Il entendit le bruit sourd des hommes à la queue leu leu qui s'éloignaient, ses compagnons de cellule qui remuaient dans leur lit, le froissement des draps, le grincement des charnières du lit. C'était le grincement du bateau, le froissement des feuilles de palmier au-dessus. Une noix de coco tomba au sol, Mahindan dormait.

La tente trembla. Mahindan tressaillit. Il ouvrit les yeux, une main était posée sur son épaule.

Des avocats sont venus, dit Ranga.

Mahindan s'assit brusquement. Sellian! Ils auraient de ses nouvelles. Ses compagnons et lui suivirent l'agent. Ils marchèrent l'un derrière l'autre, Mahindan en dernier, derrière Ranga qui boitillait.

Mahindan tenta de se rappeler ses rêves. Des images ou plutôt des sensations vagues lui venaient, certaines agréables, à sa grande surprise. Il se souvenait de soie bleue, de fil pourpre, de l'odeur féminine du bois de santal.

Mahindan examina un panneau noir aux lettres rouges au-dessus de lui: des caractères exotiques, linéaires et bien

alignés. C'était ça le Canada, propre, des lignes droites. Une terre prometteuse où repartir à zéro.

Il se désolait de devoir partager sa cellule avec Ranga, cette teigne qui lui collait dessus depuis le début. Mais tout cela n'était que temporaire. Un petit bout de temps, avait dit l'infirmière. Ce qu'il y avait de bien, c'est que le journaliste parlait anglais. Mahindan apprendrait bien quelques mots auprès de lui. Apprendre l'anglais, trouver du travail et quelque part où vivre.

Sellian était un garçon intelligent. On lui enseignerait l'anglais à l'école et le soir ils pourraient s'entraîner ensemble. D'instinct, Mahindan étendit le bras, mais la petite main n'était pas là.

Ils s'approchaient d'un trio : un gros homme blanc et deux femmes à la peau foncée. Les avocats. L'espoir lui donna du courage. Ils auraient des nouvelles de Sellian.

L'une des deux femmes parla dans un tamoul fluide et sans accent. C'était l'interprète, membre de l'Alliance tamoule. Il y avait des milliers de Tamouls au Canada, leur dit-elle. Des centaines de milliers. Tellement qu'ils avaient un organisme propre pour les représenter. Quelle chance, pensa Mahindan. Il aurait fait l'aller simple vers n'importe où, vraiment n'importe où, juste pour s'enfuir de son pays maudit, mais accoster dans un pays plein des leurs ! Il fallait qu'il ait une bonne étoile.

L'interprète expliqua que le Canada connaissait l'existence du navire et les attendait depuis des semaines. Leur arrivée était annoncée. Mahindan pensa que c'était de bon augure. Une divinité leur ouvrait la voie, tous ces Tamouls inconnus leur venaient en aide en cette terre étrangère.

Le journaliste se présenta, il s'appelait Prasad. Tout était prévu ? demanda-t-il. Avec ceux qui nous ont fait embarquer au Sri Lanka ?

Non, répondit-elle. Les autorités ont repéré le navire par satellite.

Pourquoi les avocats? demanda Ranga. Il se tenait assis à l'écart, tourné vers la porte comme prêt à s'enfuir.

Voilà le problème, dit l'interprète. Aux yeux de la loi, vous êtes sans statut. Pour rester, vous devez d'abord devenir réfugié, et c'est un peu compliqué.

Mais nous sommes des réfugiés, non? dit Ranga. Sinon, quoi d'autre?

Qu'est-ce que ces gens s'imaginaient? se demanda Mahindan. Qu'ils s'étaient embarqués sur un cargo bringuebalant, qu'ils avaient risqué la mort en traversant l'océan pour s'offrir une croisière?

L'interprète expliqua que tout était assez compliqué, s'y mêlaient définitions juridiques et bureaucratie. Mais il ne fallait pas s'en faire, l'Alliance tamoule avait engagé des avocats pour tout régler. En voyant Prasad acquiescer, Mahindan se sentit un peu mieux. Évidemment, ils auraient à remplir des formulaires. Le Canada avait sans doute des procédures bien établies. C'était une bonne chose d'avoir des avocats pour les aider à naviguer à travers toutes les formalités.

Le gros homme commandait. Mahindan le voyait à sa façon de s'asseoir bien à l'aise, jambes allongées. Il avait le cheveu gris et rare, en bataille, et une barbe de deux jours.

L'autre avocate était plus jeune, fin vingtaine, pensa-t-il. Elle était assise bien droite, au garde-à-vous, prête à s'acquitter de quelque tâche complexe qu'on lui assignerait. Au moment où ils s'étaient assis, elle avait écrit quelque chose sur l'en-tête de son bloc-notes et était restée stylo en main par la suite, la pointe laissant une tache d'encre sur le papier. Mahindan fut déçu de ne pas y voir les caractères tamouls qui lui étaient familiers.

Il s'enquit de Sellian, puis regarda les deux femmes se consulter, comment leurs gestes se moulaient sur ceux du gros homme, comment leurs voix ressemblaient à celles des agents, des policiers qui étaient montés sur le bateau. Elles avaient la peau et les cheveux foncés. L'interprète avait la narine

droite percée d'un bijou doré. L'avocate portait un thali en pendentif pressé sur sa gorge. Elles avaient l'air tamoul, mais l'allure canadienne.

Sellian serait comme ça, pensa Mahindan, tamoul et canadien en même temps. Il porterait des vêtements comme ceux-là et ferait son chemin aisément dans ce monde, le Canada serait son pays.

La prison des femmes n'est pas loin, dit l'interprète, je vais arranger une visite.

Il n'aime pas être séparé de moi, dit Mahindan. Il a peur.

Il pensa à la femme de Kumuran, à la haine dans ses yeux. Pendant les longues semaines en mer, ils ne s'étaient pas parlé une seule fois, même si leurs fils jouaient ensemble de temps en temps. Se vengerait-elle sur son fils? Le maltraiterait-elle?

Cette femme qui s'occupe de lui, dit-il, il ne la connaît pas.

C'est bien madame Savitri Kumuran qui s'en occupe? demanda l'interprète.

Mahindan cligna des yeux puis se cala sur son siège. Non, son nom...

L'interprète s'entretint avec les avocats pendant que Mahindan, perplexe, tentait de faire cadrer ce qu'il savait avec ce qui venait d'être dit.

Oui, dit l'interprète, c'est bien madame Kumuran. Bonne nouvelle, vous avez les mêmes avocats. Nous la rencontrons tout de suite après. Écoutez. Vous n'êtes pas au Sri Lanka ici. Je vous le promets, l'enfant ne court aucun risque. Déjà on l'aura nourri et lui aura fait prendre un bain. En ce qui concerne votre fils, dit-elle en balançant la tête d'un côté à l'autre, il n'y a rien à craindre.

Quelque chose dans sa façon de prononcer ces mots et la certitude sur son visage le poussèrent à la croire. Nous sommes au Canada, pensa-t-il. Qu'importe cette femme. Je peux faire confiance au Canada.

Combien de temps nous laissera-t-on en prison? demanda Ranga, touchant furtivement la cicatrice sur sa joue.

Quand monsieur Gigovaz répondit en anglais, il s'adressa à tout le monde, s'exprimant autant avec les mains qu'avec la bouche.

La première étape était de vérifier leur identité. Les autorités examineraient leurs documents. Il y avait beaucoup de papiers à remplir. Il y aurait une audience pour décider s'ils pouvaient quitter la prison, puis une autre pour déterminer s'ils pouvaient demander le statut de réfugié. Une autre encore pour voir si le statut de réfugié leur serait accordé. Il y avait tout un processus, et ce processus prendrait du temps. Personne ne savait combien.

Mon fils ne pourrait-il pas rester ici? demanda Mahindan. Il est encore jeune... six ans à peine.

Soyez patients, dit monsieur Gigovaz. La priorité ira aux femmes et aux enfants.

Tout cela semblait compliqué et épuisant. Mahindan ne comprenait pas ce qui différençait une audience de l'autre. Au Sri Lanka, pendant leur fuite, puis au camp de détention, il avait consacré tous ses efforts à rester en vie et à s'échapper. Il n'avait pas vraiment songé à ce qui se passerait après leur arrivée à bon port, s'imaginant vaguement qu'ils débarqueraient et seraient libres de suivre leur chemin. Maintenant, il lui semblait qu'arriver n'était que le début. Son optimisme faiblit à l'idée d'entreprendre un autre long périple.

L'interprète sembla deviner l'abattement général. Essayez de ne pas trop vous en faire, dit-elle. Vous êtes arrivés à bon port. Il y a de la place pour vous ici.

